

il disparaissait aussitôt en laissant la satisfaction d'avoir contribué à sauver une âme du purgatoire.

Il n'y avait pas un habitant qui, dans sa vie, n'eût rencontré le soir une âme en peine, car c'était le bon temps alors où les âmes qui n'étaient pas sans tache et qui s'étaient vues refuser l'entrée du ciel, erraient dans l'espace, cherchant des prières indispensables à un pardon définitif.

Suivant la tradition, il y avait deux moyens bien simples de se soustraire aux espiègleries des feux follets les plus mal intentionnés. Le premier consistait à demander à celui qui interceptait la route du passant : le jour de l'année où se fêtait Noël. Le sorcier, toujours peu au fait de notre calendrier, ne savait que répondre et s'évanouissait.

Le second moyen, encore plus infailible que le premier, était de mettre en croix deux objets quelconques que le feu follet, toujours mauvais chrétien, ne pouvait franchir.

D'autres, encore, assuraient que les lumières que l'on voyait courir la nuit à la surface des eaux du St-Laurent représentaient les âmes des pauvres voyageurs péris dans la tourmente et dont les corps morts sans sépulture gisaient au fonds du fleuve. Un ancien nous racontait, et chacun là-dessus avait une histoire différente—que le feu follet de la pointe de Lévy n'avait qu'une ambition : c'était d'attirer les gens dans les précipices ou de les jeter au pied de la falaise qui domine le fleuve en cet endroit.

—Et quel moyen aviez-vous de vous en sauver?

—C'était de piquer un couteau ou une aiguille sur une clôture. Le feu follet s'arrêtait alors comme un charme. De deux choses l'une, ou bien il se déchirait sur le couteau, et alors la pauvre âme en peine qu'il était supposé représenter était délivrée, ou bien il se consumait en efforts inutiles pour passer par le trou de l'aiguille.

Pendant ce temps-là, on échappait à sa maligne influence.

Ce sont les gens de la pointe de Lévis, qui, voyant partout des mys-

tères, donnèrent, paraît-il, aux habitants de l'île d'Orléans le nom de *sorciers* qui leur est resté dans l'histoire locale. Hubert LaRue, dans son "Voyage autour de l'île d'Orléans", essaye d'expliquer de trois manières l'origine de cette appellation.

Première explication. — Un nombre vraiment prodigieux de sources d'eau vive se rencontre dans l'île, et l'eau qu'elles fournissent est incomparable, sous le double rapport de la pureté et de la fraîcheur. Il s'ensuivrait donc que du mot *source*, on aurait fait le mot *sourciers*, d'où par corruption *sorciers*; explication pas mal à l'eau claire comme dirait un philosophe.

Deuxième explication. — Population de marins. Il fut un temps où, de l'arrivée d'un navire, dépendait l'existence de la colonie. On peut juger avec quelle impatience fébrile les bons Québécois l'attendaient. On s'adressait naturellement aux gens de l'île pour avoir des nouvelles. Ils étaient à l'avant-poste. On leur demandait le jour approximatif d'arrivée. Habiles marins, ils prédisaient assez souvent juste—de là le glorieux surnom de *sorciers*.

Troisième explication. — Autrefois, dans l'abondance de l'anguille, à cause du flux et reflux de la marée, on allait visiter les pêches au milieu de la nuit. On se rendait en grand nombre sur la grève, chacun portant dans sa main pour s'éclairer dans sa marche et dans ses opérations, un falot de sapin allumé. Tous, ces feux allant se croisant avaient un aspect étrange.

Les gens du sud ne tardèrent pas à voir du surnaturel là-dedans. Ils décrétèrent que les insulaires étaient hantés par les feux follets et les loups garous, possédés des mauvais esprits, enfin des sorciers.

C'est pour se venger des moqueries et des superstitions des gens du sud que ces derniers furent appelés les *Calumets* par les habitants de l'île d'Orléans.

Ainsi, sur quelque coin obscur du globe que l'homme aille s'établir, il est toujours certain d'y rencontrer des Capulets et des Montaigus.

C'est sur les confins de la pointe de Lévy et de la paroisse de Beaumont, au pied d'un coteau qui a gardé son nom, que vivait alors la mère Nolette, une nécromancienne, une femme savante, qui connaissait le passé, le présent et l'avenir, et qui passait généralement dans l'esprit des habitants pour la plus grande sorcière du Canada. C'est cette fée, à l'œil terne et vert, à la bouche béante et édentée, que tout le monde allait discrètement consulter. On accourait de quarante lieux à la ronde pour faire parler les cartes crasseuses que la vieille gardait comme un trésor, à doubles clés, dans son taudis malpropre. Comme on en racontait des histoires merveilleuses de curés, de seigneurs, de dos blancs et d'habits à poche qu'elle avait rem-
barrés!

J.-EDMOND ROY.

(A suivre)

Chanson de Juin

Dans l'éblouissement d'un printanier rayon
La voix d'une hirondelle a chanté dans la nue
Et la première fleur, confiante ingénue,
S'est donnée en tremblant au premier

[papillon.

C'est Juin, mois de soleil!... c'est Juin, le
[mois des roses!...

Juin, le mois des lilas, des muguets et des
[nids!

Saison des renouveaux et des métépsychoses,
Des caresses d'oiseaux et des amours bénis.

Sous le ciel d'azur qui rayonne
Quand tout s'unit pour nous charmer,
Il fait bon de s'aimer, mignonne,
Mignonne, il fait bon de s'aimer.

C'est le temps d'oublier, quand les feuilles
[grandissent
Qu'on a déjà souffert et qu'on n'a plus vingt
[ans.

Les âmes, mon idole, ont aussi leur prin-
[temps,
Et comme les muguets les amours reflu-
[rissent.

Ne te semble-t-il pas, de saison en saison,
Que la fleur est plus belle et bien plus
[embaumée.
Tel l'amour qui renaît ma douce bien-aimée,
Est plus pur et meilleur à chaque floraison.

Sous le ciel de juin qui rayonne,
Quand tout s'unit pour nous charmer,
Il fait bon de s'aimer, mignonne,
Mignonne, il fait bon de s'aimer.

JOSEPH NOLIX.

Montréal,